Document généré le 14 juil. 2025 11:24

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Figures en fuite

Zones, Exposition des oeuvres récentes de Sophie Lanctôt, Galerie McClure du Centre des arts visuels, Montréal, du 1er au 23 février 2013

André Lamarre

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70135ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lamarre, A. (2013). Compte rendu de [Figures en fuite / *Zones*, Exposition des oeuvres récentes de Sophie Lanctôt, Galerie McClure du Centre des arts visuels, Montréal, du 1er au 23 février 2013]. *Spirale*, (246), 9–10.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Figures en fuite

PAR ANDRÉ LAMARRE

ZONES
exposition des œuvres récentes de Sophie Lanctôt

Galerie McClure du Centre des arts visuels, Montréal, du 1er au 23 février 2013.

La relation établie entre la figure et le cadre, entre les éléments représentés et le rectangle de découpage de l'œuvre, constitue un des codes de composition, puis de lecture de l'image. Or, plusieurs artistes et photographes contemporains se sont attachés à l'étude du décentrement de la figure. Sophie Lanctôt peint un univers de tensions, soumis à la fragmentation, à une dynamique où les forces d'effacement et d'apparition mettent en péril les objets, les parties du corps, les points de vue, les espaces, le langage même. Dans les séries sur les lieux qui l'ont occupée ces dernières années, l'exercice a souvent consisté à découper un détail du visible, à le cadrer en gros plan ou en plan rapproché, l'extrayant partiellement ou totalement de son contexte. Méditation sur l'espace, exploration accompagnée, entre autres, par la lecture d'*Espèces d'espaces*, que Georges Perec a composé comme une installation dans le livre. Chaque fragment du souvenir, souvent lié à des personnes précises et à leur lieu de vie, à des moments choisis, ainsi qu'à une insistante *Mémoire d'ateliers* (titre d'une exposition de 2008), appartient à une collection individuelle de morceaux isolés du passé, devenus pièces du présent, dans un effort de recomposition, alors que les cadres de mêmes dimensions se présentent en séquence horizontale, en damier ou en mosaïque. Un fauteuil, un lustre, un coin de séjour, une lampe, des bibelots sur une tablette, des jouets qui traînent, etc. (voir, plus particulièrement, les séries de 2002-2006 sur le site de l'artiste). Multiplicité du temps arrêté et réinventé. Découpe du monde en zones d'apparition.

Sophie Lanctôt, *En transit 4* ; Huile sur toile, 47 x 60 cm, 2012.

Cette méthode longtemps pratiquée conduit à l'imaginaire des *Zones* qui scindent la topologie urbaine. L'exposition d'œuvres récentes (2010-2013) de Sophie Lanctôt laisse, cette fois, libre cours aux forces centrifuges qui habitent le travail. Certes, sur le mur de gauche, une série de petites toiles tentent d'enserrer, d'enfermer les figures, à l'étroit dans leur cadre carré. Personnages en déplacement, portant leurs bagages. Significativement, cette compression augmente l'intensité du milieu où ils transitent, suscitant une traversée de couleurs saturées, acides, diverses et opposées, où les motifs agissent comme porteurs de la sensation. Inversement, dans plusieurs des nombreux grands formats, dispersés à l'entrée et dans les autres perspectives de la salle, les figurants déambulent dans une surface qui a subi une dilution importante, la pâleur de l'espace réduisant la couleur à des zones incertaines et à des traces fugitives.

Ainsi, le récit formel des figures en fuite prime. La thématique des lieux de passage *s'ajoute*, se superpose à une expérience première des taches en mouvement, à une tension originelle entre l'apparition et la disparition, qui en vient à produire une figuration. Les déplacements — déplacement des corps et déplacement de l'œil qui les suit — ouvrent l'espace, entraînent une éphémère illusion de profondeur, vite fondue dans la matière picturale, mobile et fluctuante. L'artiste peut déclarer se pencher sur des lieux de transit et des espaces publics — particulièrement l'aérogare, mais aussi la rue, les parcs, toutes les salles des pas perdus —, pour en étudier les effets sur les figures, les personnages, les personnes, il n'en demeure pas moins que, face à ces lieux, elle retrouve la tension fondamentale de l'œuvre (comme le sculpteur Alberto Giacometti devant ses « places » où ses figures filiformes se croisent sans se voir). La peintre, elle, tente de retenir pour un bref instant, dans le cadre de la vision, ces personnages anonymes, cet anonymat

Vue partielle de l'exposition *Zones* à la galerie McClure (1er février au 23 février 2013).

en marche, cette épreuve de l'effacement. Passants, passantes, passagers, passeurs, parfois temporairement à l'arrêt avant de reprendre leur course ; toutes ces silhouettes se révèlent moins porteuses d'un destin inconnu, d'une identité secrète, d'une histoire cryptée, que d'une énergie brute de l'être et du mouvement.

Les passants traversent le temps. Depuis quelques années, sur fond blanc, l'artiste en a tiré une série de plusieurs dessins, à laquelle l'exposition *Départ* a été consacrée en 2010, à la galerie Les Territoires (au nom si juste, dans ce contexte). Certains d'entre eux ont accompagné les chroniques de Louise Warren publiées sous le titre « Je suis de ce monde », dans la revue *Relations*, entre 2011 et 2012. Évoquant tout ce blanc autour des figures tracées, l'essayiste compare le vide de la feuille de dessin à l'espace de la page où surgit le poème. Quelques-uns ouvrent l'exposition de cette année, dès l'entrée, où les figures esquissées au graphite, ponctuées de rares et infimes traces de couleur, annoncent, comme en négatif, les toiles qui les prolongent.

La marche et *La route* sont deux titres de dessins de 2010. Lanctôt y transpose la pensée de *L'homme qui marchait dans la couleur*, où Georges Didi-Huberman nomme « *ce grand vent du dissemblable* » qui affecte toute peinture, les traces non figuratives se révélant antérieures au projet de figuration. De même, cet essai identifie la galerie d'art, ce non-lieu, à la fois comme réceptacle et comme obstacle à « *l'expérience* du lieu déserté », mettant en relief la constante confrontation entre l'œuvre et le lieu d'exposition. Chez Lanctôt, la route de l'œuvre, celle du geste, du dessin, de la peinture, implique les déplacements de l'artiste non seulement dans sa toile ou sur le papier, mais aussi, très concrètement, dans l'atelier. Des toiles la montrent, de dos, en mouvement. En écho apparaît, suspendu au mur de fond de *L'atelier*, dessin de 2011 (reproduit dans *Relations* en avril 2011), un autre dessin de cette série, vers lequel nous dirigeons notre regard : deux figures avec valises à leurs pieds. Constituant un monde en soi, la représentation de l'atelier contient aussi des images, des nuages, des objets, une chaise et une valise.

Certes, les lieux choisis, à peine esquissés, souvent devinés, travaillent à la dépersonnalisation, imposent l'attitude de l'attente, le sentiment du temps perdu, la fébrilité des tâches du passage, de l'entre-deux du voyage, du travail, voire du loisir. Nous avons tous vécu ces moments de fuite. Sophie Lanctôt représente les diverses variantes de cette tension du corps et de l'espace qui le contient, le contraint, le déporte, puis l'expulse. Une des *Voix* d'Antonia Porchia dit : « *Toute chose existe par le vide qui l'entoure.* » La peintre des passages peint ainsi le vide. Expérience du vide qui nous vide de nous-mêmes, porteurs de valises, d'enfants dans nos bras, suivis, voire surveillés, par des chiens, voyageurs sans bagages ou, au contraire, chargés de toute une vie, de toute une œuvre. Peu importent ici la psychologie, la sociologie, l'histoire, la politique qui hantent les lieux de passage. Tout être se réfugie dans la périphérie. Exil et voyage s'apparentent, réalité et imaginaire s'équivalent, départ et arrivée s'annulent. Même si ses mises en scène peuvent s'imprégner d'incertitude, d'inquiétude, d'angoisse, Sophie Lanctôt, en intensifiant le vide que nous parcourons et qui nous parcourt, intensifie l'existence. « *Il faut savoir marcher comme des fantômes* », écrivait Louise Warren dans l'une de ses chroniques.

L'expérience ne s'arrête pas là, au seuil de chaque toile individuelle, voire à la séquence d'une série ou aux nombreux échos formels des grandes toiles. Cet accrochage doit être vécu comme une installation, sobre, discrète, efficace. Il s'agit là d'une véritable mise en abyme, puisque la galerie d'art constitue aussi un lieu de passage où se produisent divers déplacements, à diverses vitesses, où le spectateur parfois n'est qu'un passant, un fantôme. Le travail de l'œuvre ne peut qu'être passager, le regard y entre, puis en ressort, en ayant conservé une empreinte à la durée variable. Zone de rencontre. Même si l'amateur désire donner de son temps, s'approcher des œuvres, aller et revenir, finalement, à la manière des figures en fuite qu'il a considérées, qu'il a vues presque toutes tournées vers l'extérieur, vers un lieu de destination, il faudra qu'il quitte, lui aussi, le cadre de l'exposition.